

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 6

Artikel: Appartements modernes
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

UNE CAUSERIE DE M. A. VITTEL

M M. Vittel, le préfet-poète de Rolle, dont la culture et l'esprit sont connus, a donné une causerie aux Veveyans de l'Entente communale, à l'occasion de la fête du 24 janvier.

Après avoir rappelé à ses auditeurs tout ce long passé de traditions et de coutumes de notre bon pays, M. Vittel a parlé de notre patois qu'on n'entend plus parler nulle part. Il a rendu un bel hommage au *Conteur vaudois* pour la constance qu'il apporte à défendre le folklore du canton de Vaud et notamment à M. Jules Cordey, notre meilleur patoisant, qui depuis plus de trente ans, donne, semaine après semaine, à notre journal, des articles savoureux, appréciés de tous nos lecteurs.

Voici comment s'exprime le chroniqueur de la *Feuille d'Avis de Vevey* qui résume cette belle manifestation :

« M. Vittel relève que le parler vaudois se distingue non seulement par l'accent, mais aussi par le rythme des phrases ; il en résulte une sorte de chant dont le spirituel magistrat de la « Grande Côte » donne d'amusants exemples. Suivent quelques anecdotes et des historiettes qui ne doivent rien à l'influence bernoise, et où l'on retrouve se savoureux bon sens et cette douce malice des traits que M. Jules Cordey dispense dans le *Conteur Vaudois* sous la signature de Marc à Louis dans l'authentique patois du Jorat, devenu classique. »

Que le préfet-poète de Rolle veuille bien recevoir ici nos sentiments de reconnaissance pour l'éloge qu'il fait de notre petit journal et de son meilleur collaborateur.



ON GAPION BIN DOILLET (susceptible)

G mé sevengo que quand y aîre boubo, n'aviant, dein noutra quenema, on gapión qu'etâi asse fierton tiet Artaban, et que s'infemâve por rein, sutor s'êrâve sa balla castietta su la téta et quâtiert véro dein le naz. On li désâi Pompéi, ne s'ê pas portiet.

Ona né dé Bousnan, dé dzoune dzéins, qu'allâvont de la Crâi blliantse u Raisin, fasâvont on tredon de la metsance, tsantâvont, bouélâvont, risâvont, sé ringâvont. Pompéi que saillive di le Greffe, out cé commerce, accâute ona vourbetta, vire sa castietta fiâu sâi iâdzo su le cotson, et trace « sur le lieu du sinistre » quemeint é desâi ein sé gonellient.

— Ai vo d'abo fini dé férâ cé détertin ? qu'ê l'au fâ ein fiâiseint.

— Va té fêre photographii, baôgre dé caïon, li répond on dé dzounets.

Tiet mé dis-to ? Vu to qu'y fêse mon rapô à la Municipalitâ ?

— Y mé fote dé té, et dé la Municipalitâ assebin. D'ailleurs, te ne vaut pas mé tiet lou municipaux.

Ono senânnâ apré, Pompéi qu'âve fê on « rapport circonstancié » espliquâve l'affére ein Municipalitâ.

— Quand cé crapaud m'a de caïon, cein ne m'a rein fê, mé adon, quand é m'a de qu'y ne vaillâve pas mé tiet elliau Monsu, ié zu ona terriblia colère.

Djan-Pierro dé le Savolles.

TÊTE-A-TÊTE

S L fait bon, ce soir, dans la grande chambre qui donne sur la rue. Durant tout l'été, on a mis les housses sur les meubles, tiré les rideaux et fermé la porte à clé. On ne l'ouvrirait, cette porte, qu'à de rares occasions, par exemple quand on avait la visite du pasteur ou de quelque hôte de marque. Dans la pièce flottait une odeur de « renfermé » et, en se penchant un peu sur les housses, on sentait la naphthaline.

Mais maintenant que l'hiver est venu, on se tient volontiers autour de la table ronde. Ce soir de janvier, tandis que la bise souffle en rafales, il y fait particulièrement bon.

Tout est silencieux dans la ferme. Fritz, le vacher, est allé s'étendre sur son lit. La petite bonne de la Suisse allemande a demandé la permission de sortir un instant. La fille est mariée depuis l'automne dernier et le fils fait semblant d'apprendre l'allemand, quelque part dans le canton de Berne.

C'est pourquoi ils se trouvent les deux, seuls, en tête-à-tête, sous cet abat-jour jaune, cependant que le feu ronfle dans le fourneau de faïence. Et, dans le cache-plat, on aperçoit l'extrémité du « caron » brun qui, tout à l'heure, servira à chauffer le grand lit à deux places.

Lui s'est assis sur un large fauteuil et, tout en fumant sa pipe de merisier, il lit le journal. Il porte un pantalon de milaine, un broussetout et une calotte de velours noir. Ce qui l'intéresse par dessus tout, c'est la politique étrangère et les nouvelles du jour. Chaque fois qu'un mot particulier le frappe, il fait tout haut ses réflexions. Il dit :

— Je me demande ce que ce Hitler peut bien encore dire au monde. Depuis le temps qu'il parle, il doit être au bout de son rouleau. C'est comme le préfet d'Echallens quand il cause à l'Abbaye. Tu peux tirer la bobine, il n'y a pas un nœud !

Ou bien :

— Bon voilà encore un nouveau ministère en France. Par peu que ce commerce dure « un pair » d'années, tous les Français auront été, au moins une fois, ministres. C'est comme si l'on changeait tous les quinze jours le Conseil d'Etat !

Pendant ce temps, elle, assise en face, a ajusté tant bien que mal ses lunettes sur un nez trop long. Et ses yeux fureteurs fouillant la page des annonces. Elle lit : « Joli appartement, tranquille, pour dames seules, avec vue, soleil, balcon, jardin, eau chaude, dévaloir, chambre de bain, froid central, concierge, tout confort ». Elle ajoute :

— Voilà qui conviendrait à tes sœurs, elles qui ne trouvent jamais d'appartement à leur goût par ce Lausanne si bruyant. Avec de tels avantages, elles pourraient passer leurs journées à se tourner les pouces tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Il a retiré sa pipe et déclare, un peu vexé : Laisse mes sœurs faire leur cuisine elles-

mêmes, et surtout ne t'avise pas de leur donner des conseils.

Elle répond sur un ton aigre-doux :

— Oh ! ne t'inquiète pas. Je me garderai bien de me mêler de leurs affaires !

Et la conversation tombe brusquement. Dans le silence de la pièce, on n'entend plus que la flamme qui, dans le fourneau de faïence, mord une bûche noueuse.

Poursuivant sa lecture, elle s'arrête sur une petite annonce qui n'a l'air de rien : Poussette à vendre ». Elle n'y tient plus :

— Ah ! elle est bonne, celle-là ! Tu sais bien, les Bournoz qui habitent du côté de Montétan...

Il pose son journal, impatienté :

— Eh bien ! quoi, les Bournoz ?

Elle reprend :

— Mais oui, voyons, il y a juste quatre ans qu'ils sont mariés !

— Oui, et alors ?

— Eh bien ! c'est eux qui vendent déjà leur poussette. Crois-tu ça, un jeune ménage !

De nouveau, il bourre sa pipe et ajoute sentencieusement :

— C'en est encore qui se croient plus malins que les autres !

Cette fois, il reprend son journal et lit, pour tout de bon, un long article sur l'expansion japonaise.

La pendule sonne dix heures. Le chat, qui dormait sur le tapis, se dresse de toute sa hauteur, fait le gros dos et saute sur le canapé.

D'un commun accord, on plie le journal. L'homme se lève, s'empare du chat et s'en va faire sa tournée quotidienne à l'écurie. Il s'agit de voir si la « Fleurette » a bien ruminé et si la « Pindzon » ne s'est pas détachée encore une fois.

Pendant ce temps, la femme a jeté un coup d'œil à la cuisine. Elle a constaté que les pommes de terre à fricasser au petit jour étaient déjà pelées et que, dans le foyer du fourneau-potager, le petit bois n'attendait que l'allumette. Alors, elle tire du cache-plat, le fameux « caron » brun et monte, dans la chambre à coucher, réchauffer le grand lit à deux places, tandis que l'homme ferme la porte à double tour.

La veillée est terminée et la ferme au grand toit s'endort paisiblement. Seule la pendule continue à marquer des heures toutes pareilles — les heures lentes et monotones de la vie.

Jean des Sapins.

APPARTEMENTS MODERNES

P NE rencontre fortuite entre deux braves Lausannoises, sur la place du marché.

— Eh, bonjour, Madame Blanc ! Quoi de nouveau, depuis le temps qu'on ne s'est pas vues ? Vous m'aviez dit, la dernière fois, que vous pensiez déménager. Est-ce fait ?

— Mais oui, Madame Pache, depuis le 24. Et qu'on est bien content que ce soit fait. Pensez donc que notre propriétaire, après quinze ans qu'on était ses locataires, avait refusé de nous changer la tapisserie de la chambre de bonne et que...

— Taisez-vous, Madame Blanc, interrompt Madame Pache, c'est comme chez nous. Ne m'en parlez pas de ces horreurs de proprios ;

Ils ne veulent rien faire et refusent de baisser les loyers.

— Ecoutez-moi, Madame Pache. Chez nous, c'était un gérant et un tout mauvais encore. C'est de la même engeance du diable. Aussi, j'ai dis à mon mari, au mois de mars: « Vois-tu, Louis ! Si tu ne donnes pas le congé pour le 24 juin, eh bien, tu n'est pas un homme ! Tu sais ce que ça veut dire. Pour ce qui est de continuer à panosser les escaliers pour les autres gens, à brûler du gaz pour avoir de l'eau chaude, à descendre la caisse à balayures trois fois par semaine et à monter du charbon pendant quatre mois de l'hiver, moi, ta légitime, je ne marche plus. Ni-ni, c'est fini ! J'en ai jusque-là d'être la servante, le torchon de tout le monde. Quand je pense que tu payes un loyer pareil pour être logé dans cette vieille baraque, sans que tu aies le courage de réclamer et qu'après tu peux me refuser le moindre tour-de-cou en faux-lapin et que je porte le même bibi depuis trois ans ! Ça me révolte, Louis, et il y a de quoi. Alors, vous comprenez, Madame Pache, mon mari n'a pas osé faire autrement que d'écrire pour le congé. Parce que... sans cela... il savait ce qui l'attendait. Je l'aime bien, au fond, mon Louis, mais, s'il n'avait pas passé par où je voulais, j'y aurais fait une vie d'enfer jusqu'à ce qu'il ait reconnu que j'avais raison. — Quelle horreur, Madame Pache ! Voilà d'abord 11 heures et on est là qu'on « battoile » ! Si vous êtes libre, cet après-midi, venez prendre le thé chez moi, vers les quatre heures ! Vous verrez notre nouvel appartement et comme on y est bien. C'est à la rue Mont-Désir, au No 13. Il y a l'ascenseur. On reste au sixième.

— Entendu, Madame Blanc. Au revoir et à quatre heures !

A l'heure précise, Madame Pache, coiffée de son bibi d'il y a trois ans, veut prendre l'ascenseur du No 13, à la rue Mont-Désir. Mais la concierge lui explique avec volubilité qu'il ne marche pas depuis trois jours, qu'il y a un truc qui est cassé et qu'il faut faire venir d'Allemagne. Elle ajoute, comme consolation :

— L'escalier n'est pas mauvais ; il y a des « replats ». Prenez votre temps, Madame, tout à la douce. Une fois en haut, eh bien, on y est !

Péniblement, vu son asthme, Madame Pache arrive enfin au sixième. Elle attend que son souffle lui soit revenu, puis elle sonne. C'est Madame Blanc qui après avoir « guigné » par la petite « borgnette », ouvre.

— Eh monté, comme vous tombez mal, ma pauvre Madame Pache ! J'ai tout à fait oublié, ce matin, de vous prévenir que l'ascenseur ne marche pas. Je vous aurais dit de venir un autre jour. Ce n'est que la troisième fois que ça arrive, depuis trois semaines qu'on est là. Autrement, c'est bien commode. Entrez toujours. Vous verrez la vue qu'on a depuis le balcon. Ça vous remettra de la grimpée.

— Oh, vous savez, Madame Blanc, la vue, ça peut venir après. Pour le moment, laissez-moi m'asseoir dans ce fauteuil à balançoire — encore du moderne. — J'ai besoin de retrouver mon souffle qui est encore vieux système, hélas !

Le thé est servi.

— Goûtez-voir ces brioches, Madame Pache ! Je les prends chez le pâtissier du coin, à 15 la pièce. Elles sont très bonnes et on sent qu'il y a du beurre.

— Eh bien, moi, j'en ai pris l'autre jour une livre au magasin « Bas-Prix ». Ça me faisait six pour 85 centimes. C'est vrai qu'elles sont plus petites et le goût... hum... j'ai voulu voir, pour essayer, n'est-ce pas !

L'estées de trois tasses de thé et du stock de brioches, les deux amies font le tour de ce fameux appartement. Naturellement, de la part de la visiteuse, exclamations, admirations, à mesure que l'on passe d'une pièce à l'autre.

— Comme vous êtes bien, Madame Blanc ! Quel bijou de cuisine ! Un peu petite, peut-être. Ravissante, vraiment ! Et cette chambre de

bain ! Quel luxe ! On s'y baignerait trois fois par jour. Dommage qu'elle soit borgne ! Mais, enfin... Ah, voilà la chambre à coucher. Un peu basse de plafond, je trouve. Et pas facile à meubler. Ah, ces architectes, est-ce qu'ils y comprennent quelque chose, à un ménage ?

— Oui, effectivement, Madame Pache. On a été obligé de vendre presque pour rien notre beau lit à deux places, celui de notre mariage, parce que, à cause de toutes ces fenêtres, on ne savait où le placer. De nos jours, ce n'est plus la mode, ces grands lits à deux places et on a dû caser comme on a pu ces deux « crouïes » petits lits à tout juste une place, l'un dans un coin, l'autre dans l'autre. Evidemment, ce n'est pas le rêve et mon mari n'est pas content du tout. Il m'en veut aujourd'hui encore de n'avoir pas mieux combiné ça, avant de déménager. — « Oh, ces femmes ! Elles sont toutes les mêmes. Du moderne et de la vue ! Le reste, ça n'a pas d'importance, » qu'il m'a dit encore hier matin, en se levant.

Madame Blanc, un peu gênée de ne pas entendre rien que des éloges sur son appartement moderne, continue la tournée d'inspection.

— Voilà la chambrette des enfants. C'est bien petit, mais pour le moment assez grand pour les deux. S'il en venait d'autres, ma foi... il faudra voir... Et voilà la salle à manger qui fait salon en même temps. Là non plus on n'a pu loger tout ce qu'on avait à l'ancien. Ce beau et grand dressoir, vous vous rappelez, eh bien... bazarde pour un morceau de pain, je vous dis. C'était un gros crève-cœur pour moi. Le piano, où l'aurait-on mis, dans cette pièce ? Liquide aussi, le piano, presqu'au prix d'un tabouret. Heureusement qu'on a la radio. Mais, par contre, regardez ici, Madame Pache, cet amour de cagnard, où je réduis les balais, le décrottoir, la boîte à cirage et tout le chenit qu'on ne savait jamais où caser, dans l'ancienne baraque. Ça vaut tout de même quelque chose, n'est-ce pas, Madame Pache ?

Cette dernière fait encore un tour à la cuisine. Elle tourne le robinet, sur le lavoir.

— Mais, elle est froide, votre eau chaude !

— Peut-être bien aujourd'hui. Ça arrive de temps en temps et justement quand on en a le plus besoin. Mais quand ça marche, c'est bien commode.

On est rentré à la salle à manger-salon.

— Dites-moi, Madame Blanc, il me semble qu'elle est joliment bruyante, votre maison moderne. Pendant qu'on prenait le thé, j'ai entendu des cris assourdisants, comme si un ménage en désaccord s'expliquait dans l'appartement à côté.

— Mais non, Madame Pache. Au rez-de-chaussée, il y a une école enfantine, un peu turbulente. Je pense que la maîtresse aura grondé ses petits. Il y a aussi les locataires du premier qui ont un perroquet qui répète toute la journée : « F...-moi le camp ! » Et chez ceux du second, le fils apprend le violon. A part ça, on est bien tranquille.

— « A part ça ? » Tout de même, entendre cela depuis le sixième, comme si c'était à côté ! Et pour le loyer, Madame Blanc, si je ne suis pas trop curieuse, combien payez-vous ?

— Eh bien, Madame Pache, entre nous, c'est trois cents francs de plus qu'à l'ancien, plus 20 % pour le chauffage et 125 fr. de bonne-maison à la concierge qui est tout juste aimable. On a dû se priver de bien des choses, pour arriver à tourner. Mais vraiment, on ne pouvait plus continuer à habiter une maison de l'ancien système, quand on voit des tas de gens qui sont moins que nous autres et qui se paient du moderne. Tenez, il y a les Machin — le mari est un petit commis de bureau — et les Choses qui ont fait de mauvaises affaires, à ce qu'il paraît, et qui ont loué dans cette grande caserne de luxe qu'on va finir pour le 24 septembre. C'est pour ça que j'ai dit à mon mari de se dépêcher de louer ici, avant qu'il n'y en ait plus, de ces appartements où les choses se font toutes seules, pendant que la femme regarde la vue, toujours « imprena-

ble ». Moi, à votre place, Madame Pache, je n'hésiterais pas à quitter votre vieille baraque, même si le propriétaire — ils deviennent tout doux, maintenant — vous offrait de tout vous remettre à neuf et de vous baisser le loyer. Vous êtes bien là où vous êtes, je ne dis pas, mais le moderne, voyez-vous, chère Madame Pache, il n'y a que ça !

* * *

Les maris de ces deux braves bourgeois se sont rencontrés l'autre jour. En vieux copains, ils ont été « piquer » trois décis.

— Alors, Louis ! Il paraît que c'est tout beau et bien joli, dans ton nouvel appartement. Te voilà comme un coq en pâtre.

— Tais-toi, Jules ! Pas tant que ça. Evidemment, il y a le pour et le contre. On était rudement bien, dans l'ancien où on était habitué à tous les coins et recoins. Et puis, il y avait une cave de sorte. On pouvait se tenir un bouteillier, pour les amis. Avec leur chauffage central, il n'y a plus rien de fait. On avait de la place, les pièces étaient grandes et carrees et on n'était que trois ménages dans la maison. Ce sont les femmes qui se montent le bobéchon les unes aux autres. Elles veulent toutes du moderne et c'est nous les maris qui trinquons, comme toujours. Mais elles sont quand même obligées de nous garder, nous, les maris, tels que nous sommes, tout vieux système qu'on est. Notre sort, c'est de payer et ne rien dire ! — Adèle ! Encore trois décis du même !

F. Wœlfli.

Emprunt 4 % des Chemins de fer fédéraux 1934.

Ainsi que cela a été annoncé il y a quelques jours, le Conseil fédéral a décidé d'émettre pour le compte des Chemins de fer fédéraux un emprunt 4 % destiné à faire face à leurs besoins courants.

Cet emprunt a été pris fermé par des groupes de banques qui l'offriront en souscription publique du 9 au 16 février. Le cours d'émission est fixé à 99 % plus 0,60 % timbre fédéral; il assure ainsi aux porteurs un rendement de 4 %. L'emprunt aura une durée de 15 ans ; il constitue donc une occasion de placement de moyenne échéance à laquelle le public donne actuellement la préférence.

Comme les autres emprunts des Chemins de fer fédéraux, celui-ci est contracté directement par la Confédération dont il constitue une dette directe.

UN SPECTACLE GAI

DANS notre No du 28 août 1933, nous avons publié un article de notre collaborateur F. Wœlfli, intitulé « Jamais on n'avait ri autant ». L'auteur avait fait un compte-rendu d'une pièce de M. René Morax, « Les Quatre Doigts et le Poucet », jouée par la société dramatique lausannoise bien connue, « La Muse », en 1902, pour la première fois, à la Maison du Peuple, puis dix-sept fois, en 1904, au Grand-Théâtre de Lausanne, sans compter diverses représentations à travers le canton et à Genève, toujours avec un très vif succès.

Nous pensons rendre service à nos abonnés et lecteurs en les informant que cette pièce désolante, essentiellement vaudoise et rendue par une troupe d'acteurs de chez nous, des plus qualifiés pour lui donner toute sa valeur, sera reprise par « La Muse », le vendredi 23 mars prochain, à la Maison du Peuple. Nous croyons savoir que c'est à la suite de l'article cité plus haut du *Conteur Vaudois* que la reprise de la pièce de M. René Morax a été décidée. Nul doute que la vaillante société sus-nommée sera récompensée de ses efforts par des salles comblées. Ce sera deux heures de rires continus, de ces « recâfées » qui partent spontanément et qui font l'effet d'un tonique puissant sur le moral et sur la santé.

Le *Conteur Vaudois*.

A la caserne. — De jeunes recrues, rassemblées dans la cour de la caserne, doivent être présentées pour la première fois au colonel. Après la revue, le grand chef fait former le cercle.

— Mes amis, soyez les bienvenus dans notre grande famille ; il faut avoir confiance en vos chefs. Moi, je suis votre père à tous, le père du régiment.

— Puis, avisant un brave petit troupier, qui l'écoute, bouché bée :

— Avez-vous compris, mon ami ?

— Oui, papa !